

dans ses relations avec d'autres négociants engagés en des lignes différentes. Et s'il prend en considération les conditions dans lesquelles se trouve la ligne à laquelle appartient soit client, il ne s'occupera guère d'examiner les circonstances qui peuvent l'affecter. Or, c'est précisément ce manque de perspicacité, ce défaut de connaissance générale des affaires qui explique l'expansion, toujours si dangereuse, que nos banquiers donnent au crédit dans les temps de prospérité. S'ils étudiaient les lois et les conditions des échanges, la situation économique du pays, les circonstances dans lesquelles se trouvent les différentes lignes de commerce et d'industrie, puis réglaient leur conduite sur le résultat de ces études, il est bien certain que les crises ne troubleraient pas aussi souvent, ni aussi profondément les affaires. Mais comment voulez-vous exiger cette étude, ces connaissances, d'un homme qui, pour être parfait dans sa classe, n'a besoin d'être ni un savant, ni un homme de talent réel, mais simplement qu'une médiocrité besogneuse ?

VI

Examinons maintenant les effets des crises commerciales.

Ces perturbations dans les affaires entraînent nécessairement la ruine d'une foule d'individus. Tous ceux qui se sont trop aventurés, qui ont mal opéré, paient assez souvent cette imprudence par la perte de leur fortune. Ces pertes survenant en grand nombre simultanément, on les regarde comme un appauvrissement réel pour la société. C'est une erreur. Ces ruines individuelles sont occasionnées par un dérangement de valeur, c'est-à-dire parce que l'accumulation des produits en fait baisser le prix et oblige les détenteurs de les sacrifier à vil prix pour réaliser. Ainsi, dans ces temps de gêne, de stagnation, de pénurie, telle marchandise qui a coûté cent ne peut se vendre que soixante-quinze ou quatre-vingts. Cette vente au rabais fait bien perdre vingt ou vingt-cinq pour cent à celui qui la fait ; mais d'un autre côté, elle fait gagner proportionnellement à l'acheteur, qui se procure, à vingt ou vingt-cinq pour cent meilleur marché, les choses qui sont vendues à sacrifice ; en sorte que ce qui est perdu par le vendeur est gagné par l'acheteur. De même, si la valeur des capitaux fixes ou engagés, des terres ou autres propriétés immobilières, baisse en raison inverse de ce que monte celle des capitaux-monnaie, les détenteurs de capitaux fixes perdent, mais les possesseurs de capitaux circulants gagnent dans la même proportion, en sorte